



**Dernier tour
lancé**

ANTONIN VARENNE

**La victoire est
une drogue**

Dernier tour lancé

ANTONIN VARENNE

Dernier tour lancé

la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-35887-731-2

© SL Publications, 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Abbey.
À Émilie.

Chez Monster, on ne se prend pas la tête avec la politique. On n'est pas du genre à être « pour la Guerre » ou « contre la Guerre » et on va pas se battre pour ça.

On a mis une déco camouflage sur la canette du nouveau Monster Assault parce qu'on trouve ça cool.

On va laisser la politique aux politiciens, et juste continuer à faire ce qu'on sait faire de mieux – les boissons énergisantes les plus diaboliques de la planète.

*Déclare la guerre à la routine! Chope un Monster Assault et
VIVA LA REVOLUCIÓN!*

www.monsterenergy.com

« La légende de Julien Perrault dans le monde du GP s'est écrite en quelques courses. Une trajectoire fulgurante, controversée, dramatique. Il a fallu sept titres de champion du monde à Marc Perez pour commencer à entrer dans l'imaginaire collectif des fans de MotoGP. Il faut parfois tout ce temps et autant de victoires pour y parvenir. Cela dépend de la personnalité des pilotes, de leur aura, de leur parcours. Certains n'ont parfois jamais gagné une course, mais ont marqué les esprits pour toujours. Parfois parce que, comme Marco Simonelli, nouveaux espoirs, ils sont fauchés par la mort au beau milieu de leur ascension. Parfois parce que l'on reconnaît en eux un ami possible, un type bien ou coriace, un pilote dont l'esprit est celui de la moto. Aucune de ces catégories ne s'applique vraiment ou complètement au Français Julien Perrault, le numéro 5. Mais il a traversé le ciel des pilotes de GP à une vitesse supersonique, pour y laisser une trace qui ne disparaîtra pas. Pour une raison simple. Haï par les tribunes et ses collègues pilotes, Julien Perrault a incarné la vitesse pure, sans compromis, la vitesse comme unique raison d'être. De façon magistrale. Et que cette vitesse, finalement, a fait taire les cris. »

*Michel Turco, « La loi du 5 », GP Racing n° 35, trimestriel,
juillet/août/septembre 2020.*

1

Lights out

François Buczek

Les plafonds étaient éclairés par des ampoules de mille watts. Les murs étaient blanchis à la chaux et à la javel. Le couloir était si grand qu'il se sentait réduit à la taille d'une souris, sortie dans la lumière par le trou d'une plinthe.

Au milieu du no man's land hyper blanc, régnait le blockhaus de verre et d'acier des gardiens de nuit, citadelle Vauban inexpugnable, tout en angles d'attaque et mortellement transparent.

Mais les héros et les toxicomanes ne renoncent jamais.

Deux options se présentaient pour déjouer la surveillance. Ramper sur le carrelage en attendant le bon moment, ou sortir par la fenêtre du couloir B, courir sur l'herbe entre les massifs et remonter par la gouttière jusqu'à la fenêtre.

Deux options de guerre indienne, qui portaient en elles les germes de l'humiliation et de la défaite. Mais il avait l'intelligence requise pour cette mathématique du choix.

Parti de sa chambre entre vingt-trois heures et minuit, un schizophrène paranoïaque rampe devant le box des infirmiers, il atteint une fois la chambre du premier étage, deux fois est pris sur le fait et enfermé trois jours, sanglé à un lit.

Parti de sa chambre entre vingt-trois heures et minuit, choisissant de passer par la fenêtre du couloir B et le jardin, le même schizophrène atteint une fois la chambre du premier, une seule fois est

surpris par le personnel médical, en train de se laver sous un robinet du système d'arrosage.

Une vérité statistique éclatante : nul gardien n'échappe à la surveillance qu'il exerce.

Il tourna à quatre pattes dans le couloir B.

Les voix des infirmiers s'atténuaient à mesure que s'éloignait *le poète*.

Le mépris qu'ils avaient ici pour sa race !

Il lécha deux fois, de la pointe de la langue, les joints des quatre côtés d'un carreau de carrelage blanc, se gargarisa de salive et de produit de nettoyage antibactérien, puis, immunisé, il ouvrit la fenêtre et sauta dans la bouche de noir.

Les brins d'herbe trempés de rosée se glissaient entre ses orteils, ses talons s'enfonçaient dans la terre ramollie, il disparaissait dans la vie grouillante. La terre n'était pas plus solide que la surface d'un lac. Les frottements des élytres et des mandibules d'insectes lui emplissaient les oreilles. Il enfonça ses index jusqu'à ses tympanes et garda les yeux fermés. Pour faire barrage au parfum de sirènes des plantes, il retint sa respiration et suivit le mur en frottant sa poitrine contre les pierres. Des pas de côté, deux par mètre. Il étouffait, les poumons empoisonnés par le gaz carbonique, quand son coude heurta la descente d'eau pluviale. Le zinc était chaud, pompant la chaleur que les pierres avaient absorbée du soleil. Il ouvrit la bouche, gardant une main sur ses lèvres pour filtrer les miasmes aériens. Il est Vénus protégeant son sexe du souffle de Zéphyr. Il a retrouvé toute sa taille, érection humaine, et lève les yeux vers la fenêtre ouverte.

Inspirant huit fois entre ses doigts, comme il avait léché huit fois les joints du carrelage – vierge désinfectée –, il agrippa le tube de zinc et serra autour ses pieds nus. Une fois décollé du sol et de ses trillions de bactéries, s'aidant des colliers de fixation, il atteignit le premier étage, continua à monter jusqu'à hauteur de l'appui.

Tout geste réussi doit être beau.

Tout geste beau est réussi.

L'esthétisme chez les poètes remplace l'imagination, leur donne des ailes, sans quoi ils ne peuvent passer sans tomber d'une gouttière à une fenêtre. Surtout, comme il l'était, recouvert par les métaux lourds de la ville, sa flore dermique drapée de plomb. Il avait pris le risque, cette fois, de ne pas se laver au robinet du parc.

Le linoléum de la chambre était propre et sec.

Il tira de sa poche de pyjama un flacon de Purell, en versa dans ses mains, se frotta le visage, les avant-bras et la langue. Il s'assit sur le tabouret standard à côté de la table standard, croisa les jambes l'une après l'autre pour nettoyer ses pieds, souplesse de maigre, attendit son rythme cardiaque le plus précieux ; celui qui accorde le cœur et le temps ; 60 bpm ; une pulsation par seconde ; il battait la mesure du pied.

– Dans les maisons de retraite, on baise à tout va.

François Buczek, ayant quitté sa chambre à vingt-trois heures trente, réfléchit un instant, le menton dans la main.

– Dans les hôpitaux, on euthanasie à tour de bras, et dans les cliniques psychiatriques on se défonce comme des dingues.

Perrault était allongé sur le dos, en sous-vêtements, la peau lisse, claire dans la nuit, les jambes tendues, les mains croisées sur le ventre. Un sarcophage qui dégageait de la chaleur.

– J'ai traversé des océans d'obscurité pour te trouver, mon ami.

François Buczek se leva, se pencha au-dessus de Perrault.

– Tu m'écoutes ?

Les yeux de Perrault étaient suspendus au plafond par des câbles. Des cordes de piano reliant le plâtre à ses pupilles. Buczek les voyait. Tendues par la volonté de ne pas être là.

– Tu es comme moi, Julien, tu vois des couleurs là où les autres

voient du blanc. C'est douloureux, hein, d'être attaché comme ça à ses visions ?

Il leva une main vers les cordes de la harpe psychique. Il tremblait. Il voulait en tirer des notes, faire vibrer les globes et les nerfs optiques, faire résonner le cerveau de Perrault.

– Tu me permets, Julien ?

Julien Perrault ne cilla pas mais Buczek l'avait vu acquiescer. Parfois on espère que les autres vont comprendre sans que l'on ne dise rien. Quand le désespoir l'emporte.

– Je vais faire doucement, t'inquiète pas.

Il frotta les cordes du pouce, écouta, frissonna. Puis de ses dix doigts, les yeux fermés. Il tissait de l'air, inspiré.

Buczek mit fin à son solo, il pleurait.

– Qu'est-ce qu'elle est triste, cette musique. On ne peut rien sortir d'autre de ta tête, Julien. C'est une fugue.

Buczek nettoya ses larmes au Purell.

– Merci, mais je ne peux pas rester beaucoup plus longtemps.

Il se pencha sur la table de nuit, en fit glisser le tiroir, passa la main au fond du petit meuble et, l'autre en coupe, il y fit tomber les pilules cachées.

Il se rassit sur le tabouret, étala le butin sur le formica. L'éclairage du parc suffisait pour trier sa récolte. Il sépara les cachets par taille et couleur.

– La douleur des uns fait le bonheur des autres.

Il posa trois pilules sur sa langue, versa dans sa bouche du gel désinfectant, le fit tourner entre ses joues et ses dents, avala la solution.

– Mais tu sais que ce n'est pas ça, Julien. Je le fais pour toi. Tu as besoin d'aide. Je suis ton ami.

Il prit sa tête en étau entre ses paumes, passa les doigts dans ses cheveux longs et s'adossa au mur. Les cachets traversèrent l'œsophage.

– Il faut que tu arrêtes, Julien. Je sais bien que tu ne gardes pas tes médicaments pour moi. Un jour, je n'arriverai pas à venir jusqu'à ta chambre. Ils vont verrouiller la fenêtre et je n'arriverai pas à temps pour liquider ton stock. Tu m'entends ?

Les cachets avaient atteint l'estomac, décomposés par les sucs. Le grouillement des microbes et des bactéries diminuait, ses acouphènes disparaurent.

– Je crois que j'en ai trop pris. Il vaut mieux que j'attende un moment avant de redescendre.

Il fixa au plafond le même point que Perrault.

– T'en as pris aucun cette semaine ? D'un point de vue philosophique, je suis ton disciple. Ici, dès qu'ils trouvent de la douleur, ils veulent t'en débarrasser. C'est une obsession des thérapeutes. Après, en tant qu'ami, il faut que je te dise : je crois que tu caches quelque chose sous ta sagesse.

Sa langue gonflait, ses lèvres sèches collaient à ses gencives.

– Mais je ne peux pas le jurer. Vu que je ne suis pas aussi sage. Peut-être même que je suis le contraire de toi. C'est pour ça qu'on est complémentaires. Tu vois quoi là-haut, Julien ? Que voit l'homme le plus rapide du monde que je ne vois pas ?

Les paupières de François Buczek, violettes, tombèrent sur ses yeux et ne s'ouvrirent plus. Il s'endormit sur le tabouret.

Il n'entendit pas, à l'aube et dans toute la lumière, la sonnerie du réveil, la porte de la chambre qui s'ouvrait et l'aide-soignant qui apportait le petit déjeuner de Julien Perrault. L'employé de la clinique sortit le téléphone intercom de la poche de sa blouse.

– Je suis chez Perrault. Buczek est encore là, il dort. Venez le chercher... Perrault?... Non, il a pas bougé.

Alain Perrault

Dans les pavillons du lotissement, on sommeillait encore. La rumeur des voitures filant vers Montpellier sur la voie rapide, le bourdonnement de leurs moteurs, donnaient l'impression qu'une armée sur la pointe des pieds encerclait le quartier. Bottes et catapultes.

Levé avant l'aube, à la fenêtre de la cuisine et buvant du café, il avait écouté grandir la rumeur avec le jour. Sorti dans l'air frais, il tendait l'oreille. Il aurait pu donner l'alerte, être le modeste héros qui sauve les siens de l'invasion. Mais il ne dirait rien à personne.

Il comptait ses pas. Trois cent cinquante-huit jusqu'à l'arrêt de bus.

S'il se laissait emporter par la légère descente de la rue, moins. Cela arrivait les jours où il était pressé, allongeait le pas.

Parfois la pente n'y faisait rien, le compte n'était pas bon non plus, mais dans l'autre sens. Des petits pas. Il en avait compté quatre cent huit un matin. Cinquante de trop. Les petits pas des jours sans courage.

Au début de son trajet, il comptait sans se soucier de sa vitesse puis, voyant l'arrêt au coin de la rue des Genêts, il rectifiait son allure, piétinant comme un enfant ou accélérant à grandes enjambées d'échassier, pour arriver au bon résultat.

Alain Perrault tenait à ce nombre, établi le jour de son premier voyage, parce que c'était un hasard.

Sur le circuit du Mugello, lors des essais de pré-saison, Julien avait roulé à 358 km/h. Le record du monde sur circuit.

Ce matin, jour anniversaire, il avait traîné. Depuis le café à écouter l'autoroute, après être revenu de la boîte aux lettres et avoir posé le courrier sur la table. Au coin de la rue, il avait vingt pas de retard. Il allait devoir faire des pas d'un mètre pour arriver au hasard. Quatre personnes attendaient déjà le bus.

Deux femmes et deux hommes, la tête basse. Pas de fatigue, ou peut-être, mais il ne pouvait pas le deviner à cette distance ; ils avaient la nuque cassée, les mains jointes sur leurs téléphones portables. Ils ne l'avaient pas encore vu. Des voisins.

Le jean acheté à l'Intermarché était mal coupé, ça lui remontait entre les jambes quand il arquait comme un héron, découvrant ses chaussettes blanches. Trois cent quarante et un.

Madame Estrella, retraitée qui comptait les géraniums de son balcon comme Alain comptait ses pas, avait relevé la tête et le regardait.

Alain se figea à dix mètres de l'abribus et sortit son carnet de sa poche.

Il fit mine de lire une page griffonnée.

Trois cent quarante-neuf. Coincé là, perlant de sueur sous le soleil qui montait déjà au-dessus de la mer et de l'étang de l'Or.

Le bus arrivait par l'avenue de la Gare.

Le cou à l'équerre sur le petit rectangle de papier, il laissa passer l'autocar et, quand il freina devant l'abri, que ses voisins s'avancèrent ticket en main vers la porte pneumatique, il franchit en neuf foulées la distance qui le séparait du bus. Des pas de marelle, jusqu'au ciel.

Trois cent cinquante-huit.

On le regarda monter à bord.

Honte et fidélité.

Je ne suis pas le fils, je suis le père.

Il traversa le bus, front bas.

Aimez-le pour voir, et vous saurez.

Depuis la banquette arrière, il regarda les têtes devant lui, penchées en avant. On aurait dit une salle de classe clairsemée, d'élèves courbés sur leur pupitre, avec lui dans le rôle du cancre.

Qu'est-ce qu'ils apprenaient ici ?

Qu'ils faisaient partie d'un groupe. Celui des usagers des transports en commun. La communauté de ceux qui vont à leurs rendez-vous au milieu des autres, partagent leurs destinations.

Vous applaudissiez.

Une douzaine de passagers ; cinq de plus embarqués à l'arrêt suivant, au pied de l'échangeur, tuyau de perfusion qui reliait la quatre-voies à la zone commerciale.

Les magasins ouvraient, bâtiments de tôles rectangulaires, aux couleurs de leurs enseignes, des logos de leurs franchises, rouges, bleues, jaunes ou orange.

Panneaux d'affichage géants, des affaires pour toutes les bourses.

Des couleurs que l'on repérait à 110 km/h sur l'autoroute. Les longueurs d'onde du désir et de son remède au-dessus des moyens de tous, la satisfaction.

Et le concessionnaire moto.

Speed 34.

Le premier sponsor de Julien.

Après Le Mans, Marc, ancien pilote, légende locale, grande gueule et patron de *Speed 34*, avait déversé devant le pavillon des cartons de T-shirts frappés du numéro 5. Il y avait mis le feu et jeté dans les flammes les coupes de Julien qu'il exhibait sur des étagères derrière sa caisse enregistreuse, à côté des photos dédiacées, les portraits bras dessus, bras dessous, de lui et Julien à sept ans, douze ans, quinze ans, seize ans déjà professionnel. Les cadres et les sous-verres avaient brûlé aussi. Les parpaings gris du mur du jardin, qu'Alain n'avait jamais fini d'enduire, étaient finalement devenus noirs. Les graffitis blancs, dessus, se voyaient de loin.

Assassin.

Sous les promesses de promotions perchées à cinq mètres du sol, le bus était silencieux.

Vous applaudissiez, jaloux, bientôt méchants.

Alain se concentra sur les panneaux signalétiques et leurs flèches pointant vers l'inconnu.

Il ne quittait pas Villeneuve-lès-Maguelone. La nécessité l'avait quelques fois amené à sortir de sa petite ville, mais jamais pour voyager. Il ne prenait pas de vacances, n'en avait jamais demandé à monsieur Donatelli. Il était seulement forcé, en août, d'arrêter de travailler deux semaines quand le garage fermait. Alors il bricolait dans son garage à lui, au sous-sol du pavillon.

Au nombre des voyages mémorables du mécanicien Perrault, il y avait eu, une nuit de juillet, vingt-cinq ans plus tôt, un trajet jusqu'à la maternité de la clinique Saint-Roch. Annie était couchée à l'arrière de la voiture et il pleuvait. Il avait dû conduire au pas, cherchant sa route, malgré les hurlements de sa femme et le sang qui coulait sur la banquette. Il s'était perdu. Plusieurs fois, longtemps. Il avait retenu ses cris à lui.

Il regardait les mêmes pancartes que cette nuit-là, apercevait là-bas les bâtiments de Saint-Roch, en route pour une autre clinique.

La césarienne avait été compliquée. Annie avait souffert. Le bébé avait souffert. Vous auriez dû venir plus vite, lui avait dit un médecin.

Ses parents étaient morts et enterrés à Villeneuve; le reste de la famille, l'oncle et la tante de Marseille, avaient fait deux fois le déplacement pour les funérailles.

Le notaire, son agence bancaire, sa compagnie d'assurances, tous étaient à Villeneuve et tous avaient voulu coudre leur nom sur la combinaison de Julien. Depuis Le Mans, les polices d'assurance et les frais bancaires avaient augmenté.

Alain se coupait les cheveux lui-même, avait un potager, un poulailler, un grand congélateur, des conserves et un écran plat acheté par Julien, sous un drap.

D'avoir commencé si jeune à travailler, à Villeneuve, de gagner sa vie à quatorze ans, Alain avait vite oublié qu'il était l'enfant de sa famille. Il était un membre de la maison de travailleurs Perrault. Fils unique, comme Julien.

Il y avait eu un autre voyage. Pas le sien, qui avait emporté une part de lui. La disparition d'Annie, cinq ans après cette nuit de juillet. Le voyage qui avait laissé le père face au fils, le fils face au père. Quatre pieds dans le béton de leur pavillon encore en travaux.

Ceux qui ont l'habitude de partir ne s'en inquiètent plus, ils savent revenir. Pour Alain, s'éloigner de chez lui comportait toujours le risque de ne pas se retrouver.

Une nuit de pluie, il revient avec Julien et Annie.

Cinq ans plus tard, un départ le prive de tout ce qu'il avait imaginé être la suite de sa vie.

Vingt ans plus tard, il prend des trains pour aller jusqu'au Mans. Son plus long périple. Il n'a pas encore mesuré ce qui a été perdu là-bas. Ce qu'il en a rapporté.

Depuis trois mois, chaque semaine il se rendait à la clinique des Chênes. Un rythme effréné de voyages. Il n'en rapportait rien. À peine quelques mots. Tout le monde savait à Villeneuve. Le monde entier. Son refuge était pris d'assaut.

Des journalistes avaient photographié et filmé le mur noirci, l'avaient suivi jusqu'au garage. Le fils Donatelli avait gueulé. Contre lui.

Alain avait cru perdre son travail. C'est le père Donatelli, bientôt à la retraite, qui avait sauvé son emploi, gueulé plus fort contre son fils.

Il lui semblait désormais qu'il n'y avait plus de solide que ce bus silencieux traversant la zone commerciale, entre un point d'arrivée et un point de départ qui se confondaient, devenus un cercle.

Aujourd'hui, c'était l'anniversaire. Le 27 juillet.

Le bébé a souffert.

Annie l'avait couvé. Elle lui disait : Tu as souffert à ta naissance. Tu ne feras pas de sport. Tu es fragile.

Les vingt-cinq ans de Julien ce jour.

La moitié d'Alain. Jeune au travail, marié tôt, seul depuis longtemps. Alain Perrault. À l'école primaire, on disait *lent*.

Julien si rapide.

Il a le goût de la vitesse, disait Marc de *Speed 34*, ébouriffant la tignasse d'un gamin de sept ans qui ne voulait plus que son père lui coupe les cheveux.

Alain ne comprenait pas cette expression. *Le goût de la vitesse*. Il pensait que la vitesse avait une odeur, pas non plus un son, mais un parfum. La vitesse était dans le nez. Julien avait un odorat extraordinaire.

À l'avant du bus, juste derrière le chauffeur, madame Estrella se retournait, lui jetait des coups d'œil et chuchotait à l'oreille de son voisin.

Le mécanicien Perrault va voir son fils.

Il allait voir sa seule possession, ce fils au-dessus de ses moyens. Il allait voir le monstre.

Mais vous applaudissiez.

Vous colliez vos noms sur le corps de mon fils.

Clinique des Chênes

La clinique avait un parc, ses arbres lui donnaient son nom.

Un vieux mur de pierres calcaires, haut comme deux hommes, en faisait le tour. Le portail était moderne – des barreaux serrés de deux centimètres de diamètre – qui ne s'ouvrait qu'après avoir dit son nom dans l'interphone. Quatre touches et des étiquettes imprimées sous les plastiques. La première fois, il s'était trompé. Il avait appelé le service technique. La touche de l'accueil n'était que la seconde en partant du haut.

Le bus disparaissait au bout de l'avenue. Il appuya sur le bouton.

– *Bonjour. C'est pour quoi ?*

– Monsieur Perrault. Je viens voir Julien Perrault.

– *Vous êtes à pied ou en voiture ?*

– À pied.

Douze fois.

Il se souvenait, lui, du gardien qui ouvrait et fermait le portail. De la première fois qu'il s'était présenté à lui. *Le père de Julien Perrault.* Ah, avait répondu le gardien.

Il y eut un silence, puis une vibration électrique, la serrure automatique se déverrouilla et le portail s'ouvrit d'un mètre, un seul battant. Il se faufila, le portail se refermait.

Le goudron de l'allée était fissuré et boursofflé. Des extensions à toit plat – trente mètres de long, béton crépi et fenêtres aluminium, deux étages – flanquaient une vieille demeure montpelliéraine. Les

pierres de taille étaient grises de pollution, les stores à lamelles de bois, peinture écaillée, étaient coincés à mi-hauteur des huisseries, certains en biais.

Il se dirigea vers l'entrée du service psychiatrique.

Le gardien le regarda passer devant son box de verre et de métal. Il ne l'ignorait pas, il le suivait des yeux.

C'était tout ce que l'argent de Julien avait pu payer. Une clinique au personnel médical traînant des pieds, qui dévisageait les visiteurs.

– Monsieur Perrault ?

Il s'arrêta, au pied de l'escalier.

– Bonjour, docteur.

D'elle aussi il se souvenait. Le docteur Terracher avait reçu Julien le jour de son admission.

– Vous avez un moment, monsieur Perrault ?

Elle ne tendait pas la main. Alain serra son mouchoir dans sa poche.

– Oui.

Il était en chemisette, il n'aimait pas ses bras nus devant cette femme.

– Allons nous installer dans le hall.

– Je n'ai pas beaucoup de temps. Je retourne travailler après.

– Je ne vous retarderai pas longtemps.

Il la suivit jusqu'aux fauteuils orange du hall d'entrée, une table basse entre deux ficus en pots.

– Vous n'avez pas eu mon message ? J'ai appelé chez vous hier.

Alain n'aimait pas le répondeur.

Alain n'écoutait plus son répondeur depuis des mois.

Les insultes.

– Non.

– Je vous ai attendu. J'ai un document à vous faire signer, pour la sortie de Julien.

– Un document ?

– Puisqu'il résidera à votre adresse, votre responsabilité est engagée. C'est le protocole lorsque les patients quittent un service psychiatrique en cours de traitement. Trois exemplaires, pour vous, l'administration

et mon dossier. Vous devez parapher toutes les pages, dater et signer les dernières. Prenez le temps de lire.

Elle sortit des feuillets d'une chemise cartonnée et les poussa sur le verre de la table.

– Je vais aller voir Julien, je vous rapporte ça en revenant.

– Je serai en consultation. Je vais patienter.

Il sourit.

– Si vous préférez.

Alain leva devant ses yeux l'un des trois exemplaires, deux pages chacun, agrafés. Il prit le temps d'examiner toutes les lignes, sans trop traîner pour ne pas faire attendre le docteur, reposa les papiers sur la table et prit son stylo dans sa poche.

Il les achetait par paquets de quatre, des Bic transparents à encre noire.

Il fit comme chez le notaire après la mort de sa mère ; les initiales de son prénom et de son nom sur chaque bas de page. Julien avait treize ans, il était à côté de lui et le regardait, sa chaise tout contre celle de son père. Les actes officiels qui les faisaient héritiers de presque rien. De quoi payer un stage de compétition en Espagne, changer le congélateur, acheter un peu d'équipement. Les quelques milliers d'euros qui restaient après avoir réglé la maison de retraite. Quand il oubliait ou sautait une page, Julien lui donnait des coups de pied sous le bureau du notaire.

Sur la seconde page des trois exemplaires, à côté de la signature déjà tracée du docteur Terracher, il signa en s'appliquant. Consultait l'écran de sa montre digitale, il recopia la date.

– Je désapprouve la sortie de votre fils, monsieur Perrault. Il est encore instable. Mais son diagnostic ne l'oblige pas à rester. Puisque c'est son choix, nous ne pouvons rien y faire. Ces formulaires dégagent notre établissement de toute responsabilité. Vous le comprenez bien ?

– Responsabilité de quoi ?

– De tout ce qu'il fera dehors. Vous vivez seul et vous travaillez, c'est ce que dit mon dossier, auquel il manque toujours la copie de votre livret de famille, dit-elle en lissant des doigts un post-it collé

sur la chemise. Je vous conseille de prendre des congés si vous voulez vous occuper correctement de votre fils, monsieur Perrault.

Elle était agacée de devoir expliquer son travail à des gens comme lui qui n'y connaissaient rien. Lui, au garage, il essayait toujours d'expliquer les pannes aux clients. Il se demandait ce qu'il y avait d'autre, à son sujet, dans le dossier du docteur Terracher. S'il était écrit qu'il était un bon mécanicien, qu'il vivait seul depuis la disparition d'Annie, que l'unique femme qu'il avait connue depuis avait été chassée de sa vie par un adolescent en colère.

On n'écrit pas *bon mécanicien* dans un dossier médical. Seulement *mécanicien*.

– Je m'occuperai de lui.

On n'écrit pas non plus *mauvais* fils.

– Si vous pensez faire mieux que des professionnels...

Au garage, quand des clients lui demandaient, Alain prenait le temps de leur expliquer.

L'offense n'était pas de le prendre pour un idiot, mais qu'elle le croie incapable de deviner son inquiétude.

– Une dernière question, monsieur Perrault. Quand vous avez rendu visite à votre fils, est-ce qu'il vous a parlé d'un patient de la clinique avec lequel il est devenu ami?

– Non. Pas que je m'en souviennne.

Il aurait voulu se reprendre, corriger son français de garage.

– Le prénom François vous dit quelque chose?

– Rien du tout.

Elle laissa sur la table la copie du formulaire qui lui revenait.

Alain plia les feuilles en quatre et les glissa dans son carnet.

Il s'essuya les mains avec son mouchoir.

Son père avait des mouchoirs dans les poches de son bleu ; enterré à Villeneuve.

Son grand-père, une pile de mouchoirs repassés dans le buffet de la cuisine ; enterré à Villeneuve.

Au garage, il avait toujours un chiffon à portée de main.

Il fallait être propre, s'excuser de ne rien comprendre.

Les travailleurs aux bras nus qui sentaient la lavande.

Les antimites.

Dans les garages, les mécaniciens travaillaient maintenant avec des gants. On branchait les voitures à des ordinateurs vendus par des représentants à mâchoires symétriques.

Le fils Donatelli voulait moderniser.

Le docteur Terracher était partie avec son stylo.

Julien dormait sur son lit. Comme un chat. Il ouvrit les yeux quand son père entra.

– Tu as vu Terracher ? Elle m’a dit qu’elle t’avait appelé.

– Oui. Elle avait laissé un message à la maison. Je suis allé au rendez-vous.

Julien se redressa sur son lit.

– Tu as signé les papiers ?

Alain regarda son fils, torse nu, en bas de pyjama, sa musculature atrophiée par les semaines de convalescence. Plus petit que son père, à peine plus grand que sa mère.

Annie était toute petite.

Pour être pilote de Grand Prix, il faut en plus de tout avoir eu la chance de naître petit.

Alain regardait ses cicatrices. Les deux clavicules, poignet droit, et celles cachées par le pyjama, genou gauche, tibia péroné. Sous la peau, les entorses, les luxations, les commotions. Et dans son dos la longue cicatrice qu’il couvrait depuis des semaines. Rose encore, cachée. Sous le matelas et les ressorts du sommier, entre les pieds métalliques du lit, les livres qu’il avait lus depuis trois mois. Julien ne montrait son dos à personne.

– Oui. Je les ai signés.

Julien baissa la voix, fixa son père.

– Elle n’a rien vu ?

– Non. Tu sortiras demain comme prévu. J’ai préparé ta chambre.

- Tu es sûr qu'elle n'a rien vu ? Tu as réussi tes signatures ?
 - Oui, je te dis.
 - Tu as fait une erreur. Ils ne vont pas me laisser sortir. Tu as montré ton carnet ?
 - Je n'ai pas eu le temps.
 - Tu aurais dû. Tu sens la transpiration.
- Julien se rallongea, croisa ses mains derrière sa tête.
- Je dormirai dans la caravane.
- Alain s'assit sur le tabouret en plastique, coudes sur les cuisses, la tête penchée sur ses mains jointes.
- Bon anniversaire.
- Julien le regardait. Alain le sentait dans les racines de ses cheveux comme un oursin. Julien décollait sa tête de l'oreiller, les abdominaux contractés sur sa voix.
- Il y avait du courrier ?
 - Oui.
 - Brûle.

À midi le père ressortit du bâtiment et marcha dans le parc. Des patients déambulaient, seuls ou par petits groupes, fumaient des cigarettes, sur les bancs, ils lisaient des journaux ou des livres, faisaient des mots croisés. L'heure de la promenade. Calmes, rêveurs, abrutis.

Il choisit un banc entre les chênes. Le prochain bus était à 12 h 27. Il avait laissé Julien se reposer.

Il n'y avait pas d'arbres dans le jardin de son pavillon. L'association de quartier avait voté contre, à cause des feuilles en automne. Il n'y avait que des thuyas. Alain les avait plantés au début du chantier, un an avant la naissance de Julien. Chaque année qu'il grandissait, il mettait Julien à côté des haies et les taillait à la hauteur de son fils. Il s'était arrêté à 1 mètre 68. Il faudrait les laisser pousser cette année. Plus haut que les regards des voisins.

Il aimait les arbres du parc.

Certains étaient malades. Ils perdaient leurs feuilles, sèches et marron quand les autres chênes étaient encore verts. Le long de leurs troncs coulaient des traînées de sève noire, épaisse et lente, de toutes les cicatrices de l'écorce, branches cassées ou entailles.

– Vous êtes le père de Julien. Je vous reconnais.

Alain se retourna. Un patient de la clinique, pyjama délavé, un grand type aux cheveux blonds et longs, se tenait derrière lui. Une tignasse anachronique d'adolescent, sur un visage de quadragénaire marqué.

– Vous le connaissez ?

Il était pieds nus, une immobilité tremblante.

– On est amis. Ils vont crever.

– Qui ça ?

L'homme regardait un des arbres mal en point.

– Ils agonisent. Vous savez comment s'appelle cette maladie des chênes ?

– Non.

– La maladie de l'encre.

L'homme se tourna en direction de la clinique. Deux infirmiers marchaient vers le banc et l'un d'eux éleva la voix.

– Buczek ! Tu es privé de promenade. Qu'est-ce que tu fais là ?

L'infirmier, plus jeune que le patient Buczek, le sermonnait comme un gosse. Buczek leur fit un signe de la main puis sourit à Alain.

– Il faut que j'y aille. Je dirai à Julien que nous avons fait connaissance. Ça lui fera plaisir.

– Excusez-moi, mais vous n'auriez pas un stylo, par hasard ?

Le sourire de Buczek s'agrandit jusqu'au commencement d'un rire. Il avait les dents jaunes. Peut-être parce que sa peau était si pâle.

– Bien sûr.

Il souleva la chemise de son pyjama et, passés dans l'élastique du pantalon, découvrit quatre crayons. Il en choisit un et le tendit à Alain.

– C'est celui que je préfère pour les croquis.

– Merci.

– J’ai fait des portraits de Julien. Il faudra que je vous les montre. Vous n’auriez pas du shampoing, par hasard ?

– Non. Désolé.

Les infirmiers approchaient et Buczek, sur une courbette, partit à leur rencontre. Encadrant le patient Buczek et le tenant par les bras, comme des fils auraient raccompagné leur papa saoul du bistrot, ils l’escortèrent jusqu’aux bâtiments. Le grand blond se retourna vers Alain Perrault, le cou comme un tissu essoré, le visage caché par ses longues mèches.

Alain tourna les pages à petits carreaux de son carnet, couvertes de gribouillis qui ne formaient aucune lettre, rien qu’un fil – interrompu parfois comme l’étaient les mots – d’entrelacs. Parfois la logorrhée abstraite s’arrêtait et, entre les lignes, il y avait un dessin. Une pièce mécanique, une moto, une fleur, la fenêtre de la cuisine, Julien en combinaison, un chat qui déposait une souris entre deux chaussons. Des dessins précis et réalistes, ombrés, intensément réels dans leur ganse de hiéroglyphes indéchiffrables.

Le crayon à papier de Buczek avait une mine dure bien taillée. Alain le porta à son nez. Le crayon sentait le désinfectant.

Sur la dernière page de son carnet, Alain commença à dessiner un chêne malade, avec les coulures noires sur son tronc et ses feuilles desséchées.

12 h 27 étaient passées. Il avait raté deux autres bus et serait en retard pour embaucher au garage cet après-midi.

Comme pour donner un titre à son dessin, il traça des vaguelettes dessous, laissant au hasard des espaces entre elles. Il ne savait pas combien il y avait de mots dans *La maladie de l’encre*.

Amidon

Avec les gestes de sa mère ou d'Annie, gestes de femmes dans ce foyer dont il avait appris tous les rôles, Alain rangea le drap de la télévision sur la commode ; coins sur coins, pli au milieu.

Il ouvrit la boîte plastique du disque argenté, sur lequel il comptait cinq groupes de lettres et quatre espaces. Cela pouvait être : *Le Mans Qualifications Grand Prix*.

Mais, ne sachant pas combien de lettres ni de mots il fallait pour écrire Grand Prix, Qualifications ou Le Mans, ce n'était qu'une intuition.

Un colis anonyme reçu dans sa boîte aux lettres.

Cinq mots, même courts, pouvaient dire des choses très longues.

Dans *Annie a disparu il y a vingt ans*, ou *J'ai la maladie de l'encre*, il devait y avoir à peu près cinq mots.

Il savait que le mot le plus long de la langue française était *anticonstitutionnellement*.

La phrase la plus longue qu'on pouvait faire était donc :

Anticonstitutionnellement anticonstitutionnellement anticonstitutionnellement anticonstitutionnellement anticonstitutionnellement.

Il n'y avait pas la place sur le disque.

Peut-être :

Tonfils aurait dû crever lui aussi ce jour-là.

Tu devrais avoir honte de ton fils espèce de salaud.

Cinq mots ça pouvait être laid ou beau, triste ou joyeux, nostalgique ou optimiste, blanc et noir.

Il pouvait choisir ce qu'il préférerait. Dans une certaine mesure.

Sur le disque, il choisissait parfois :

*Arrête de regarder cette vidéo tute fais du mal pourrien Annie aimait Julien
Julien aimait sa mère Julien aime son père.*

Mais c'était anticonstitutionnel : ça ne passait pas dans aussi peu de mots.

Ce qui était compliqué, c'était de donner un petit titre à une vidéo pleine d'autant de choses.

Alain hésitait toujours à donner un nom, même en pensée, à cette *situation* qui était la sienne. Quand il raisonnait, il laissait un vide – par-dessus lequel il sautait le plus vite possible, comme un enfant au-dessus d'une flaque pleine de crocodiles – à cet endroit de l'énoncé. Parce que je suis (... *peur, honte, paralysie*...), j'ai le choix. Je suis libre par ce que je suis (... *peur, honte, paralysie*...), d'interpréter comme je veux. Les mots écrits ne peuvent rien m'imposer.

Le titre du disque, aussi bref, devait rappeler qu'au milieu de la foule immense du Grand Prix, la vidéo ne parlait que de six personnes. Julien et Alain Perrault, Franco Simonelli et ses parents, et Edward Spies. Que le titre soit des insultes n'y changeait rien : il faisait son travail, il nommait le drame et les personnages principaux.

Alain poussa le disque dans le lecteur, l'écran plat illumina le salon.

Le rêve de tous, passer à la télévision.

*

Il s'était installé là où Julien lui avait dit :

Tu vas te mettre cinquante mètres après le point de corde de la courbe Dunlop. Tu attends là.

Alain avait suivi à pied, depuis les stands, la piste de service qui longeait le circuit. La voie de trafic des journalistes en scooter, des coachs, des VIP et des ambulances. Son badge doré lui donnait accès à toutes les parties du circuit réservées aux professionnels.

La première chose que font les équipes, si les pilotes ne s'y opposent pas, est de se débarrasser des parents qui encombrant les stands, les avions et les hôtels. Les pères qui ont mis leur fils en selle dès trois ou quatre ans, qui ont fait des emprunts et passé leurs week-ends sur les routes pour que leur rejeton devienne un champion. Exit. Leur influence devait s'arrêter aux portes des équipes professionnelles. Remplacés par un *race-manager*, des entraîneurs physiques, des ingénieurs, des chefs et des sous-chefs, une ribambelle d'aides. Et si le fiston avait une baisse de moral, on lui trouvait un *mental coach*, un psy maison, souvent sous les traits d'un ancien pilote. Dehors la famille, les relations père-fils, les engueulades, les revanches, l'argent soutiré, les salaires rêvés.

Parent n'est pas un métier. C'est le bordel.

Que des pros.

La course, c'est la vraie vie.

Si le pilote insistait, les patrons d'équipes faisaient avec. Il y a des stratégies pour tout dans les écuries.

Pas de réunions pour les parents, pas de déclaration à la presse, des contrats de confidentialité, des horaires, pas de chauffeurs ; alors on patientait la première année, en attendant la fin des congés sans solde, que les semaines d'absence et les décalages horaires décident papa et maman à rester chez eux. Bye bye, les amateurs et les sentiments qu'ils transportaient dans leurs valises.

Julien n'avait pas insisté.

Il avait acheté une télévision à son père et payé un abonnement à une chaîne câblée pour qu'il puisse regarder les courses depuis Villeneuve-lès-Maguelone.

Mais Le Mans, le circuit Bugatti, en France ?

Julien l'avait appelé : Tu veux venir au Mans ?

Trains, taxi et hôtel, VIP.

C'était la cinquième course de la saison et le numéro 5, Julien Perrault, était devenu la sensation de l'année sur le circuit international.

Le Circus.

Deux fois qualifié sur la première ligne de la grille de départ. Qatar et Argentine.

Trois fois dans le top 6 à l'arrivée. Qatar, Argentine, Texas.

3^e au classement provisoire du championnat du monde, sur une moto que des pilotes mettaient parfois deux ans à comprendre et exploiter.

Au coude-à-coude avec des champions déjà titrés qui ne savaient pas encore qui il était.

Les journaux français exultaient, les magazines, les blogs. Pour Le Mans, on avait imprimé des T-shirts, des casquettes et des drapeaux. On voulait payer Julien pour porter une montre française, des lunettes de soleil américaines, écouter de la musique dans un casque coréen.

À Jerez, Espagne, deux semaines plus tôt, Julien était monté pour la première fois sur le podium. Troisième place.

La majorité des coureurs font des carrières de sept ou huit ans en Grand Prix sans jamais monter sur le podium.

Julien ne souriait pas à Jerez, deux marches au-dessous du rêve.

Au Mans, il avait refusé les interviews et de participer à la conférence de presse des pilotes.

À son arrivée, le vendredi soir, Alain avait attendu qu'on l'appelle dans sa chambre du centre-ville. Samedi, c'est Julien qui avait fini par l'avoir au téléphone. Il était midi, les essais libres de la matinée étaient terminés.

– Qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi tu n'es pas venu ce matin ? Les qualifications commencent dans deux heures.

Alain avait pris le pass doré à sangle noire, dans l'enveloppe qui l'attendait à la réception de l'hôtel, il avait demandé un taxi et transmis au chauffeur les indications que son fils lui avait données. Le chauffeur connaissait les accès au circuit et avait sifflé en voyant la carte plastique suspendue à son cou.

– Dites-donc, vous allez être aux premières loges ! Vous travaillez au Bugatti ou vous êtes invité ?

Le taxi l'avait déposé à une entrée gardée, des types en T-shirts noirs moulants avaient passé son badge au scanner.

Il s'était perdu dans les allées du circuit et les corridors des bâtiments.

– Je cherche le stand Yamaha, disait-il.

Ceux qui croyaient savoir l'envoyaient à des boutiques de marchandises publicitaires.

Il marchait avec son carnet dans la main, le pass dans l'autre, levé devant lui comme un sésame.

Tu n'appelles qu'en cas d'urgence, avait prévenu Julien en lui offrant le téléphone mobile. Il est simple, je n'ai enregistré que mon numéro dedans. Tu appuies sur ce bouton-là pour l'allumer, et après tu appuies sur cette touche-là pendant trois secondes et ça m'appelle. Quand l'icône de la batterie clignote, tu le remets en charge avec ce câble.

Julien avait mis du vernis rouge sur la première touche et du vert sur la seconde.

Alain appuya sur sa montre parlante, la porta à son oreille pour entendre au milieu de la cohue.

Treize heures et trente-quatre minutes.

C'était une urgence, oui ?

Il avait pressé la touche rouge du téléphone puis la verte.

– Allo, Julien ?

– Non, ce n'est pas Julien, il ne peut pas répondre. Je suis son assistant. Vous êtes son père ?

– Oui.

– Où êtes-vous ?

Alain avait regardé autour de lui et vu le Bibendum des pneus Michelin, qu'il montait sur des voitures depuis trente-cinq ans.

– Devant le stand des pneus Michelin.

Alain vivait dans la terreur de voir disparaître les marques qu'il connaissait. Michelin était une bonne entreprise française ; il avait raison d'avoir confiance en elle.

– Quel stand Michelin ? Il y en a au moins trois.

Alain avait répondu au hasard.

– Le principal. Le plus grand.

– Vous êtes habillé comment ?

– Normalement.

– Vous ne bougez pas d'où vous êtes, vous levez votre badge VIP au-dessus de votre tête et j'arrive dans cinq minutes.

Alain avait ôté le badge de son cou et l'avait levé au-dessus de sa tête.

Des fans de moto qui se bousculaient en direction des tribunes se marraient en le voyant comme ça. Deux fois on lui demanda combien il vendait son pass.

Un jeune homme en t-shirt de l'équipe Tech 4, aux couleurs de la moto et de la combinaison de Julien, se planta devant lui. Alain baissa les bras et l'assistant de son fils l'entraîna derrière lui.

– Vous ne me lâchez pas. Julien pourra prendre une minute pour vous parler avant la séance des qualifications. Vous êtes grave en retard.

Alain se laissa faire, heureux de ne plus avoir à trouver son chemin, même si l'assistant voulait le fourrer dans un cagibi ou un camion de pièces détachées.

Tout à coup ils étaient au calme et à l'ombre ; ils avaient franchi des barrières et couraient presque entre deux remorques de poids lourds aux couleurs de Tech 4, noires et vertes, brillantes sur quatre mètres de haut et vingt mètres de long. Puis une porte gardée, des couloirs climatisés et des zigzags entre des caisses à outils sur roulettes, petits tiroirs coulissants, grosses comme des buffets. Des jantes, des fourches, des caisses de pièces. C'est là que l'assistant s'arrêta en regardant sa montre.

– Attendez ici. Julien va arriver.

Et Julien arriva, dans sa combinaison sur mesure pleine de protections et d'électronique, marchant à petits pas contraints. Les combinaisons étaient taillées et articulées pour la position de pilotage, elles rendaient la marche robotique, bras écartés du corps, dos raide.

– J'aurais jamais dû te dire de venir. Tu es incapable de te débrouiller dans un endroit pareil.

– Je suis désolé. Je croyais que je devais attendre. J’avais laissé le téléphone en charge.

– On n’a pas le temps. Suis-moi.

Ils étaient ressortis. Au type qui gardait la porte du garage Tech 4, Julien avait dit :

– Amène mon père jusqu’à la piste de service, tu lui montres le chemin.

Le garde-porte avait fait oui de la tête.

Julien avait pris son père à part.

– Tu connais le tracé du circuit ?

– Bien sûr.

– Tu vas te mettre à cinquante mètres après le point de corde de la courbe Dunlop. Tu attends là.

Julien était reparti. Le garde-porte avait marché devant Alain, avait pointé du doigt une guérite et un gardien.

– Vous lui montrez votre pass.

Alain avait suivi les instructions, la barrière s’était levée devant lui et il s’était avancé sur la piste de service, séparée du circuit par un grillage haut comme trois hommes et un mur de pneus peints en bleu, blanc, rouge.

C’est à ce moment-là, quand les moteurs des machines de Grand Prix, tout le long des stands, s’étaient mis en route, qu’il était entré dans le champ des caméras.

Le lendemain, dimanche, la course eut lieu.

Dix minutes avant le départ, les commentateurs des chaînes de télé annoncèrent une minute de silence et les dix-neuf pilotes de la grille – trois places laissées vides –, protégés du soleil par les parapluies des ombrella girls, avaient croisé les mains sur les réservoirs de leur moto. Les cent-mille spectateurs s’étaient tus. Les pilotes avaient profité de ce moment de calme pour se concentrer. Une aubaine. Les couleurs des combinaisons irradiaient dans ce silence vendeur.

Les filles en mini-jupes avaient déguerpi sur leurs talons hauts,
avec les *race-managers* et les ingénieurs.

Les feux rouges s'étaient allumés.

Les cent mille spectateurs avaient rugi.

Puis éteints.

Le Circus.

La vraie vie.

*

Il ne savait pas si le mot *anniversaire* contenait à l'identique le prénom d'Annie.

L'anniversaire sonnait comme un adversaire.

La vidéo terminée, le drap déplacé sur la télévision, il s'assit à la table de la cuisine.

Il étala le courrier sur la toile cirée.

Publicités. L'enveloppe kraft, qu'il fit tourner entre ses doigts. Les lettres du nom et de l'adresse qu'il caressa. Puis il passa l'index sous le repli autocollant, à l'angle. Le papier se déchira, son doigt s'enfonça à l'intérieur. Il sentit le bord de la lettre, doucement tranchante. Il poussa jusqu'à la phalange suivante, le trou s'agrandit, puis il arrêta son geste. Lentement il sortit son index de l'enveloppe, la reposa et en frottant lentement, aplatit la déchirure.

Il empila les petits livrets publicitaires, posa l'enveloppe kraft dessus et les roula ensemble.

Alain descendit au garage.

Il enflamma deux blocs d'allume-feu dans sa petite forge, versa des boulets de charbon et mis en marche le sèche-cheveux Moulinex raccordé au foyer par un PVC. Le charbon attisé rougit. Alain jeta dessus les prospectus promotionnels enroulés sur la lettre, qui partirent en fumée dans le conduit métallique traversant le mur, qui montait sur le pignon du pavillon et atteignait les faîtes du lotissement.